

EDITORIAL DE L'INTERLETTRE CHEMIN FAISANT - MCX-APC N°60, avril – mai 2012

AU DELA DE LA SCIENCE NORMALE ? pour de nouvelles relations entre les savoirs et l'action.

Par Philippe FLEURANCE

Dans son éditorial pour la nouvelle année 2012 un ancien sénateur, rapporteur de la Recherche¹ affirme que « *Dans tous les domaines de la connaissance, les progrès sont stupéfiants ...* » et que « *... la qualité de la vie de chacun, et ce jusqu'à un âge très avancé, va être très profondément améliorée* ». Inscrite en toile de fond de cet argumentaire, l'idée héritée de la philosophie des Lumières est que le progrès de la connaissance conduit nécessairement au progrès humain et moral. Chacun jugera du chemin qu'il reste à parcourir entre ces annonces spectaculaires et l'impact qu'elles peuvent avoir dans nos vies quotidiennes : « *A 93 %, les français jugent important de connaître les enjeux de la recherche pour comprendre les évolutions de la société, et 80 % estiment que les citoyens sont insuffisamment informés et consultés sur ces dossiers* » source : Le Monde du 16 juin 2011).

En ce qui me concerne, après 30 années de travail de recherche au bénéfice du sport de performance force m'est de constater l'écart entre l'importance de la production de connaissances et le peu d'impact de ces connaissances sur les prises de décisions et actions des acteurs sportifs et ce, malgré une volonté affichée de déboucher sur des recommandations opérationnelles. Certes, cet écart peut se comprendre comme la prééminence de facteurs exogènes qui contraignent le comportement des acteurs manifestant ainsi, leur faible marge de manœuvre d'innovation dans des contextes parfois fortement contraints. Mais il peut également s'analyser comme un manque de réflexion sur la pertinence des savoirs produits et les contingences de leurs mises en usage. Les « résistances » d'un monde professionnel engagé vers « l'excellence » poussent à s'interroger constamment sur la signification et la portée des connaissances produites, aux usages qu'on leur assigne ou qu'on leur refuse, aux modifications qu'elles subissent dans le temps. Ma posture de recherche a donc évolué au cours du temps pour pouvoir mieux répondre aux questions – « mal structurées » - posées par les acteurs sportifs. D'une recherche surplombante en position d'observateur – celle du tiers exclu - qui à partir d'une analyse ex post tire des recommandations pour les utilisateurs de la recherche, j'ai progressivement contextualisé des méthodologies issues des sciences de la complexité², avec l'intention de produire - avec les acteurs - des connaissances utiles pour l'action.

Un constat que l'on peut partager et qu'il faut documenter

Entre les conceptions « normales³ » de la production des connaissances et la conception de l'usage que ces sciences présupposent, il nous apparaît un « vide » épistémique et anthropologique que nous voudrions rapidement présenter dans cette communication. Globalement, la recherche est profondément marquée par ce que François Jullien nomme le « pli occidental » - i.e. le clivage théorie/pratique - qu'il considère comme le geste le plus fondamental de l'occident moderne.

L'approche « normale » valorise une démarche classique de recherche de laboratoire consistant à construire un dispositif ultra-sélectif de conditions expérimentales afin de tester une

¹ Cf. <http://www.rtflash.fr/voeux-2012-pourquoi-tant-pessimisme/article>

² Cf. <http://pfleurance.hautetfort.com>

³ Nous faisons référence ici à la fois aux canons académiques de la recherche et à la loi normale en statistique qui en appelle à la tendance centrale.

relation précisément identifiée, à en apprécier la « vérité » à l'aune des postures classiques d'administration expérimentale de la preuve⁴ et conduit à rechercher des régularités en minorant les variations aléatoires considérées comme négligeables. Cette perspective enracinée dans le projet réductionniste⁵ apparaît sûrement adaptée à l'étude de systèmes jugés stables et constitués d'un nombre limité d'éléments aux interactions linéaires, i.e. pouvant être décrites par des lois mathématiques supposant une stricte proportionnalité entre les causes et les conséquences. Notre culture scientifique, nos règles méthodologiques sont tout entières marquées par les hypothèses fondamentales d'indépendance des causes, de durée limitée des phénomènes, de stabilité générale des contextes.

Dans ce paradigme traditionnel de l'expertise et de la rationalité technique « les instances » élaborent des prescriptions spécifiques en demandant aux experts de leur fournir des solutions dont la légitimité repose sur le savoir scientifique disponible ou sur des pratiques d'experts normalisées. Dans ce modèle de la délégation de la question de recherche, l'expert « représente » la question à traiter : les rôles entre chercheurs et usagers sont distribués à priori et inamovibles - la question de recherche est déterritorialisée en vue de l'étude - puis effectue son retour le plus souvent sous forme prescriptive en vue d'application de la solution au terrain. Cette modélisation « classique » n'intègre évidemment pas les acteurs sociaux oubliant leurs interactions continues « chemin faisant » dans la mise en usage et leurs capacités réflexives et stratégiques face aux dilemmes et contradictions résultants de la mise en œuvre.

Prêter attention aux transformations, aux transitions, aux bifurcations, aux indéterminations, aux imbrications, ... réactualise le débat entre le modèle de « l'efficacité potentielle » in abstracto et celui de « l'efficacité réelle »⁶ in vivo, ou pour reprendre l'expression de Latour⁷, l'obsédant décalage entre les « matters of fact » et les « matters of concerns ». Discutant ainsi, le fait que la recherche soit systématiquement conçue comme séparée dans le temps de ses conséquences, l'enjeu est bien de tenter d'accélérer la convergence entre sciences et usages : ceci a des conséquences sur les pratiques de recherche, sur les rapports entre chercheurs et praticiens et conduit à penser que l'utilité des connaissances produites peut être - aussi - déduite de leur capacité à résoudre des problèmes pratiques.

Se positionner par rapport à l'atteinte d'objectifs classiquement décrits comme incompatibles voire antagonistes nécessite d'envisager des façons particulières de produire de la connaissance, de discuter les notions et les pratiques les plus usuelles considérées comme « normales », de s'engager dans des projets de transformation et développement des pratiques qui rendent nécessaire la construction d'outils de pensée en rupture avec les outils de la « normalité » et suppose des relations renouvelées entre chercheurs et professionnels.

Une réflexion intermédiaire sur le caractère construit des objets de recherche.

La notion de « performativité », empruntée à la pragmatique du langage, met en évidence le fait que les sciences en général, sociales en particulier, ne se limitent pas à représenter le monde : elles le réalisent, le provoquent, le constituent aussi, du moins dans une certaine mesure et sous certaines conditions. L'accent mis sur les choses « dites » prend alors son importance pour faire exister des objets d'étude « inaperçu » jusqu'alors des disciplines traditionnelles.

⁴ Une épistémologie des données et de la preuve discutée : le vrai vs le faux mais aussi le possible, le contingent, l'émergent, ... Quand on travaille avec des acteurs humains, ce qui est attendu et qui appartient au registre du possible ne se produit pas forcément, précisément parce que les acteurs peuvent apprendre à orienter les événements vers d'autres issues en s'appuyant sur les gains de connaissance qu'ils ont obtenus grâce à leurs interactions.

⁵ Des systèmes peuvent être compris en les décomposant et les analysant en de plus petits sous-systèmes composants.

⁶ Fishman, D.B. (1999). The case for pragmatic psychology. New York University Press

⁷ Latour, B. (2006). Changer la société, refaire de la sociologie. Introduction à la théorie de l'acteur réseau. Paris Edition de la découverte

On dit d'un énoncé qu'il est performatif quand il instaure ce dont il parle. Par exemple, quand « j'inaugure » quelque chose, je ne constate pas un état des choses, ou une action extérieure à mon énoncé puisque c'est en la disant que cette action est accomplie. Étendue et adaptée aux sciences, cette perspective permet de qualifier les situations dans lesquelles l'objet sur lequel porte un travail scientifique n'est pas simplement constaté ou décrit, mais modifié, voire appelé à exister, du fait que des actions sont accomplies sur cet objet. En abordant les objets d'étude de cette façon nous nous référons au champ de l'anthropologie des sciences et des techniques qui considère que les pratiques scientifiques et techniques interviennent constamment dans la constitution du monde qu'elles s'efforcent de représenter. En effet, peut-on parler de « réel » en sciences, sans faire référence à la façon dont ce qu'on appelle « connaissance » est construit dans un processus complexe associant les observateurs - acteurs, leurs instruments et « de la réalité » certes sous-jacente, mais inconnaissable « en soi ». La question est bien de comprendre comment les instruments et techniques destinés à produire de la connaissance contraignent en eux-mêmes, la connaissance produite

Aller au-delà de la science « normale » ?

Le recours aux experts chercheurs - si une expertise est possible sur les sujets que nous abordons - interroge sur la nature même du savoir proposé pour être mis en usage : le « savant » aurait-il une connaissance qui s'impose a priori au praticien ? Les parties prenantes d'une question sociale/pratique n'ont-elles pas développées des savoirs - certes différents - mais tout aussi pertinents et ce, d'un autre point de vue ? La prise en compte de l'expérience et de la singularité des acteurs – des « sujets » - concernés par la recherche nous paraît essentielle.

La perspective de l'usage nous conduit à avancer comme point de départ l'hypothèse de l'existence d'une « question complexe » sur le « terrain » - de wicked problems⁸ - dont les différents aspects sont souvent entremêlés, interdépendants, avec des processus insoupçonnés même si le problème n'est pas clairement exprimé – de cette façon - par les acteurs. Il s'agit là essentiellement de situations mal structurées, c'est à dire que les acteurs - voire les chercheurs - ont de la difficulté à exprimer spontanément dans un langage accessible aux uns et aux autres, les problèmes qui se posent et a fortiori à définir les outils dont ils auraient besoin. Ainsi l'explication des opérations et/ou procédures de réduction/traduction de la question de « terrain » en question de « recherche » et vice et versa est à la base d'un paradigme alternatif de la recherche en partenariat mettant en avant le rôle des acteurs porteurs de leurs propres enjeux et savoirs, dans la définition et la gestion de leurs activités.

Il n'est pas unimaginable que ceux-ci, pour résoudre les dilemmes de l'usage, participent à des processus de décision, et dans un cadre préalablement défini, contribuent à une « normalisation intermédiaire » plus fine, plus contextuelle où le savoir scientifique n'est plus présenté comme le principal facteur de décision et/ou d'action. Dans ce cas, la qualité des décisions/actions dépend de la qualité du processus de décision lui-même, entre autres de l'existence d'un dialogue entre les différents acteurs concernés, non seulement pour vérifier que ces décisions sont acceptables mais aussi pour les co-construire. La théorie est vue alors comme un outil de conceptualisation et de compréhension, fournissant une grille d'analyse, des hypothèses de travail et des concepts pour l'observation et la transformation du réel, abordé dans sa complexité et dans sa « localisation ».

Ainsi, les dispositifs participatifs sont susceptibles de contribuer à une maîtrise sociale des trajectoires scientifiques et techniques, ainsi qu'à un élargissement des cadres de l'analyse des impacts des recherches.

Philippe FLEURANCE, mai 2012

⁸ <http://www.cognexus.org/id42.htm>